

L'ABBE H.-R. CASGRAIN.

ZVI=
C338pa

LES
PIONNIERS CANADIENS
ET
LE TABLEAU DE LA RIVIÈRE-OUELLE.

LÉGENDES. 5836



MONTREAL.
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE.
79, rue St-Jacques.
1912.

Enregistré, conformément à l'acte du parlement du
Canada, en l'année 1875, par l'abbé HENRI RAY-
MOND CASGRAIN, au bureau du ministre de l'agri-
culture.



LES
PIONNIERS CANADIENS.

LE DÉTROIT.

CONNAISSEZ-VOUS cette riante et fertile contrée, riche en souvenirs historiques, dont les Français nos ancêtres foulèrent les premiers le sol encore vierge ?

Connaissez-vous ces prairies verdoyantes et onduleuses, arrosées de rivières limpides, ombragées d'érables, de platanes, de figuiers, d'acacias, au milieu desquelles s'élève, brillante de jeunesse et d'avenir, la florissante ville du Détroit ?

Si vous voulez jouir pleinement du spectacle enchanteur que présente cette contrée délicieuse, dont le climat n'a rien à envier au soleil d'Italie, remontez la rivière du Détroit par une fraîche matinée de printemps, quand l'aurore a secoué son aile humide sur ces vastes plaines et que le soleil de mai trace un lumineux sillage à travers les vapeurs diaphanes du matin.

Nulle part le ciel n'est plus limpide, la nature plus ravissante.

Nulle part les lignes onduleuses de l'horizon ne se dessinent dans le lointain avec un plus pur azur.

Vous rencontrerez des sites agrestes et poétiques, de romantiques paysages, de petites îles boisées semblables à de gracieuses corbeilles de verdure, toutes retentissantes des rires moqueurs d'une multitude d'oi-

seaux ; de jolis promontoires dont les bras arrondis encadrent des golfes pleins d'ombre et de soleil, où la vague caressée par de tièdes haleines vient déposer sur la rive une frange d'écume argentée.

Vous apercevrez des vallées et des collines couronnées de grappes de verdure, qui semblent se pencher tout exprès pour se mirer à loisir dans l'onde voisine.

De chaque côté, la plage se déploie tour à tour rocailleuse, ou couverte de sable fin et grisâtre, ou bordée d'une dentelle de gazon, ou hérissée de hauts joncs couronnés de petites aigrettes, parmi lesquels se perchent et se balancent de timides martins-pêcheurs que le moindre bruit fait envoler.


Ici de frais ruisseaux coulent en murmurant sous les ogives fleuries


des rameaux entrelacés ; là de petits sentiers, bordés de fraises et de marguerites, serpentent sur l'épaule du coteau ; plus loin, la brise printanière frissonne sur de verts pâturages et parfume l'air de délicieuses senteurs.

Les mille bruissements confus des eaux et des feuillages, les gazouillements des oiseaux et des voix humaines, les mugissements des troupeaux, les volées lointaines et argentines des cloches des bateaux à vapeur qui parcourent la rivière, montent dans l'air par intervalles, et répandent un charme indéfinissable dans l'âme et dans les sens.

De distance en distance, de gracieux villages s'échelonnent le long de la grève, tantôt groupés dans l'échancrure d'une anse, tantôt penchés aux flancs d'une colline, ou la

couronnant comme d'un diadème.

Enfin vous arrivez devant Détroit, dont les clochers et les toits étincellent sous les rayons du soleil. 

Mille embarcations, que son industrie fait mouvoir, se détachent sans cesse de ses quais et sillonnent le fleuve en tous sens. 

Si j'étais poète, je comparerais volontiers la gracieuse cité au superbe cygne de ces contrées qui, s'éveillant le matin au milieu des joncs de la rive, secoue ses blanches ailes en prenant son essor et fait pleuvoir autour de lui les plumes et les gouttelettes de rosée ; ou bien encore au splendide magnolia qui croît sur les bords du fleuve et qui, balancé par le souffle embaumé de la brise matinale, répand sur l'onde où il se mire la poussière féconde de sa corolle.

PIONNIER.

Fondé en l'année 1700, par M. de La Mothe-Cadillac, le Détroit demeura longtemps attaché au Canada.

Les Anglais en firent la conquête en 1760 et le conservèrent jusqu'à la guerre de 1812.

Depuis lors les États-Unis sont devenus les heureux possesseurs de toute cette charmante contrée, que le Père Charlevoix appelait à juste titre le « jardin du pays ».

« Le Détroit, dit l'historien du Canada, a conservé, malgré toutes ces vicissitudes, le caractère de son origine et la langue française y est toujours en usage. Comme toutes les cités fondées par le grand peuple dont sortent ses habitants et qui a jalonné l'Amérique des monuments

de son génie, le Détroit est destiné à devenir un lieu considérable à cause de sa situation entre le lac Huron et le lac Érié » (1).

Vers les années 1770 ou 80, le Détroit était loin de présenter l'aspect florissant qu'il offre aujourd'hui.

Ce n'était qu'un petit fort entouré de faibles remparts et de palissades, peuplé de quelques centaines de colons canadiens.

Véritable tente au milieu du désert, ce fort était la sentinelle avancée de la colonie et, par suite, exposé sans cesse aux incursions des sauvages.

Autour des fortifications s'étendaient quelques champs conquis sur la forêt, que les habitants ne pouvaient cultiver qu'au risque de leur

(1) *Histoire du Canada*, par M. F. X. Garneau, troisième édition, vol. 2, page 23.

vie, tenant la pioche d'une main et le fusil de l'autre ; et au delà, en deçà, à droite, à gauche, partout le désert, partout l'immense océan de la forêt, recélant sous ses sombres voûtes une multitude d'êtres mille fois plus cruels, mille fois plus formidables que les tigres et les reptiles.

Il est facile d'imaginer de quel courage indomptable devaient être trempés ces hardis pionniers qui avaient osé venir planter le drapeau de la civilisation au milieu de ces lointaines solitudes, malgré des dangers sans nombre.

Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du nouveau monde après la sublime figure du missionnaire, c'est, à mon avis, celle du pionnier canadien.

Il est le père de la plus forte race

qui se soit implantée et sur le continent américain : la race canadienne.

Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité, circule dans ses veines : le sang français.

Partout on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe de Mexique, depuis Halifax jusqu'à San-Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie ; sur les grèves de l'Atlantique et sur la mousse des montagnes Rocheuses.

Un insatiable besoin d'activité le dévore.

Il lui faut toujours, toujours avancer vers de nouvelles découvertes,

jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'âpre soif de l'or qui le pousse ; une plus noble ambition le travaille ; un mobile plus légitime le dirige et l'anime.

On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

Feuilletez un moment les pages de notre histoire et surtout les *Relations des Jésuites*, et partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des sauvages, frayant avec d'héroïques efforts le chemin aux missionnaires et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

Je retrouve, réunis en lui, les trois plus grands types de l'histoire humaine.

Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

Prêtre ! sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes, amollissent les cœurs les plus durs, et entraînent vers la foi des peuplades entières.

Fut-il jamais un plus beau sacerdoce ?

Laboureur ! devant sa hache puissante la forêt tombe avec fracas autour de lui et sa charrue trace, à travers les troncs renversés, le sillon où frémira bientôt le vert duvet de la future moisson.

Soldat ! c'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

Ah ! si j'étais peintre, je voudrais retracer sur la toile cette noble figure avec son triple caractère de prêtre, de laboureur et de soldat.

Au fond du tableau, je peindrais

l'immense forêt dans toute sa sauvage majesté.

Plus près, de blonds épis croissant parmi les troncs calcinés.

Sur l'avant-cène un pan du grand fleuve avec ses vagues d'émeraude étincelant aux rayons du soleil.

On verrait d'un côté, avec ses remparts et ses palissades, l'angle d'un fort d'où surgirait un modeste clocher surmonté de la croix ; de l'autre côté, une bande de sauvages fuyant vers la lisière du bois.

Au centre du tableau apparaîtrait, les cheveux au vent, un éclair dans les yeux, le front sanglant sillonné d'une balle, mon brave pionnier, près de sa charrue, tenant de la main gauche son fusil dont la batterie fumerait encore ; de la droite, versant l'eau du baptême sur le front de son ennemi vaincu et mourant, qu'il vient de convertir à la foi.

Oh ! comme j'essayerais de pein-

dre sur cette mâle figure et dans l'attitude de ce soldat laboureur aux muscles de fer, et la force calme et sereine de l'homme des champs, et le courage invincible du soldat et le sublime enthousiasme du prêtre.

Certes, ce tableau ne serait pas indigne du pinceau de Michel-Ange ou de Rubens.

Foi, travail, courage ; prêtre, laboureur, soldat : voilà le pionnier canadien.

C'est Cincinnatus, le soldat laboureur devenu chrétien.

C'est le guerrier de Sparte qui a passé par les catacombes.

Lecteur canadien qui parcourez ces lignes, vous pouvez lever la tête avec un noble orgueil, car le sang

qui coule dans vos veines est le sang de ce héros.

Il a rempli noblement sa mission ; la vôtre reste à accomplir.

Le peuple à qui la Providence a donné de tels ancêtres, s'il est fidèle aux desseins de Dieu, est nécessairement destiné à de grandes choses.

Mais laissons ces enseignements qui ne siéent qu'aux cheveux blancs, et revenons à notre récit.



LA VESPRÉE.

A l'époque reculée que nous décrivons, le commerce des pelleteries était immense au Détroit.

Attirés par la facilité d'y parvenir, les sauvages venaient en foule y vendre les produits de leurs chasses.

On y voyait affluer tour à tour les nations diverses des Iroquois, des

Potowatomis, des Illinois, des Miamis et une foule d'autres.

M. Jacques Du Perron Baby était alors surintendant des sauvages du Détroit.

On conçoit facilement quelle devait être l'importance de ce poste à cette époque. Aussi M. Baby avait-il réalisé en peu d'années une brillante fortune.

Presque tout le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui le Détroit lui appartenait en société avec M. Macomb, père du général Macomb qui a commandé une partie des troupes américaines pendant la guerre de 1812.

C'est à la suite de cette guerre que M. Baby, pour s'être déclaré en faveur du Canada, sa patrie, perdit toutes les propriétés qu'il avait acquises au Détroit.

Au centre du fort, s'élevait, comme une charmante oasis au milieu du désert, une élégante maison entourée de jardins.

C'était la demeure du surintendant.

Aimant le luxe, il avait prodigué tous ses soins pour l'embellir.

Le jardin, exhaussé au-dessus du sol, était entouré d'une terrasse de gazon.

Au centre, la maison, élégamment peinte, à demi-cachée derrière un rideau de branches d'érables, de poiriers, d'acacias, qui balançaient leur feuillage chatoyant jusque au-dessus du toit, ressemblait à une escarboucle enchâssée dans une guirlande d'émeraudes.

Une nuée d'oiseaux, tantôt cachés sous la feuillée, tantôt voltigeant dans l'air, se croisant, se poursui-

vant, décrivant mille chemins tortueux avec une prestesse admirable, abandonnaient aux vents leurs joyeuses chansons, tandis que le petit *ramoneur* (1), planant au-dessus des cheminées, mêlait à leurs voix ses petits cris aigres et saccadés.

C'était le soir.

Les derniers rayons du soleil couchant coloraient de teintes roses et safranées le dôme de la forêt.

La chaleur avait été étouffante pendant tout le jour.

La brise du soir, gazouillant parmi les rosiers, les dahlias et les églantiers en fleur, rafraîchissait la nature embrasée et parfumait l'air d'enivrantes senteurs.

* * *

Réunis autour d'une table dressée en plein air au milieu du jardin, et chargée de mets et de bouquets

(1) L'hirondelle de cheminée.

de fleurs dérobés au parterre, le surintendant et toute sa famille prenaient le repas du soir.

Un jeune officier anglais, arrivé depuis quelques mois au Détroit, avait été invité à se joindre à la famille.

Des esclaves noirs, occupés du service de la table, se tenaient debout derrière les convives, attentifs à leurs moindres signes.

« — Quelle charmante soirée ! s'écriait l'étranger, beau jeune homme aux cheveux blonds, aux traits nobles et expressifs, au front haut, intelligent et fier, à l'œil vif, mais un peu rêveur ; en vérité, je n'ai vu qu'en Italie un climat aussi doux, une nature aussi délicieuse, d'aussi beaux effets de la lumière !

» Voyez donc là-bas ces flocons de nuages qui nagent dans l'azur

du ciel. Ne dirait-on pas une superbe écharpe à frange de pourpre et d'or flottant à l'horizon ?

— Cette soirée est magnifique, en effet, répondit le surintendant. Nous jouissons dans ce pays d'un bien beau climat.

» Nulle part je n'ai vu un ciel plus pur, une lumière plus limpide, une nature plus grandiose ; mais, d'un autre côté, nous sommes privés de bien des jouissances accordées aux vieux pays.

» Exilés aux dernières limites de la civilisation, à combien de dangers ne sommes-nous pas exposés de la part des sauvages !

» Vous qui venez à peine de quitter les rivages civilisés de l'Europe, vous ne pouvez vous former une idée de la cruauté de ces peuples barbares.

» Ah ! la vie est encore bien dure dans ce pays.

— Oui, repartit la femme du surintendant dont la belle et mâle physionomie indiquait une nature fortement trempée, il y a quelques années à peine j'étais encore obligée de faire la sentinelle, le fusil au bras, à la porte du fort, pendant que tous les hommes étaient occupés aux environs à la culture des champs (1) ».

La conversation fut ici interrompue par un des esclaves noirs qui vint avertir le surintendant et sa femme qu'une personne étrangère désirait les entretenir.

Tous les convives se levèrent alors de table.

« — Vous m'avez l'air bien triste ce soir, mademoiselle, dit l'officier en s'adressant à une jeune fille de seize à dix-huit ans, qu'à ses traits on reconnaissait facilement pour la

(1) Historique.

filles du surintendant. Quel malheur peut donc jeter ce voile de tristesse sur votre front ?

» Tandis que tout sourit autour de vous, votre cœur seul est triste.

» Il me semble cependant qu'il est impossible de contempler cette soirée si sereine, cette nature si ravissante sans éprouver un sentiment de calme et d'intime sérénité.

» Rien ne m'éblouit comme l'aspect d'un beau soir.

» Cette gracieuse harmonie de l'ombre et de la lumière est pour moi pleine de mystère et d'ivresse.

— Hélas ! répondit Mlle Baby, j'aurais pu, il y a quelques jours, jouir avec vous de ce beau spectacle de la nature.

» Mais aujourd'hui, tous ces objets m'apparaissent comme à travers un crêpe funèbre.

» Ce beau ciel, ces champs de ver-

dure, ces fleurs, ces fruits, ces bosquets vermeils, qui charment vos regards, me font frissonner ; j'y vois partout du sang.

— Mon Dieu ! s'écria le jeune officier, vous serait-il arrivé quelque affreux malheur ?

— Hélas ! il y a à peine quelques heures, j'ai été témoin de la scène la plus déchirante qu'il soit possible d'imaginer, et je ne puis distraire ma pensée de ce navrant spectacle.

» Mais pourquoi vous attrister inutilement par ce funeste récit ? Jouissez plutôt paisiblement de ces heures qui vous paraissent si délicieuses.

— Continuez, continuez, dit le jeune officier, racontez-moi ce tragique événement. Le bonheur est souvent égoïste, mais il faut apprendre à compatir aux douleurs d'autrui ».

La jeune fille reprit :

« — Avant-hier au soir, une bande de Potowatomis, à moitié ivres, arrivèrent chez mon père.

» Ils emmenaient avec eux une jeune fille qu'ils avaient faite prisonnière quelques jours auparavant.

» Ah ! si vous aviez vu quelle désolation était peinte sur ses traits !

» Pauvre enfant ! ses vêtements étaient en lambeaux, ses cheveux en désordre ; sa figure meurtrie et couverte de sang.

» Elle ne se plaignit pas ; elle ne pleurait pas ; elle était là, muette, immobile comme une statue, les yeux fixes ; on aurait pu la croire morte, si un léger tremblement de ses lèvres n'eût trahi un reste de vie.

» Cela faisait mal à voir.

» Je n'avais jamais vu une telle infortune.

» Les grands malheurs ressemblent, dit-on, aux grandes blessures. Ils tarissent les larmes, comme ces blessures terribles et subites qui arrêtent le sang dans les veines.

» Touchées de compassion, ma sœur et moi, nous la fîmes coucher dans notre chambre.

» Nous ne pouvions nous faire illusion sur le peu de chance de salut qui lui restait ; car nous connaissons le caractère des sauvages.

» Cependant nous essayâmes de faire renaître quelque espoir dans son âme.

» Peut-être notre père parviendrait-il à gagner les sauvages et à la tirer de leurs mains.

» Enfin, elle parut sortir de sa stupeur et nous fit le récit de son malheur ».

AGONIE.

« — Je demeurais, dit-elle, depuis quelque temps près du fort Waine, avec ma sœur, lorsqu'un matin pendant que son mari travaillait dans son champ, plusieurs sauvages entrèrent tout à coup dans la maison.

— Où est ton mari ? demandèrent-ils brusquement à ma sœur.

— Il est au fort Waine, répondit-elle effrayée de leur aspect sinistre.

» Et ils sortirent.

» Pleines d'anxiété, nous les suivîmes des yeux pendant quelque temps.

— Mon Dieu, ma sœur, lui dis-je toute tremblante, j'ai peur, j'ai peur, sauvons-nous... Ces sauvages m'ont l'air de méditer de mauvais desseins ; ils vont revenir.

» Sans écouter mes paroles, elle continuait à les regarder s'éloigner dans la direction du fort.

» Le chemin qu'ils suivaient passait à peu de distance de l'endroit où son mari travaillait tranquillement, sans soupçonner le péril qui le menaçait.

» Heureusement qu'une touffe d'arbres le cachait à leurs regards.

* * *

» Nous commençons à respirer un peu.

» Déjà ils l'avaient dépassé et s'éloignaient paisiblement, lorsque l'un d'eux se retourna un moment.

— Ils l'ont découvert ! ils l'ont découvert ! s'écria tout à coup ma sœur, saisie d'épouvante.

» En effet, ils s'étaient tous arrêtés, et se dirigeaient vers l'endroit où Joseph, courbé vers la terre, ramassait les branches d'un arbre qu'il venait de renverser.

» Il n'avait aucun soupçon du danger.

» Les sauvages, abrités derrière les arbres, n'étaient plus qu'à une petite distance, lorsqu'on entendit un coup de fusil, et Joseph tomba à la renverse.

» Le croyant mort, ils s'avançaient triomphants pour le dépouiller ; mais Joseph, que la balle en effleurant sa tête, n'avait fait qu'étourdir, se redressant tout à coup et se faisant un rempart de l'arbre près duquel il était, saisit son fusil et en étendit deux raides morts sur la place.

» Les autres, effrayés, se retirèrent précipitamment vers la lisière du bois, puis une vive fusillade commença de part et d'autre.

» Joseph était un habile tireur.

» A chaque coup il abattait un ennemi.

» Trois avaient déjà succombé.

» Nous attendions dans les tranches de l'agonie l'issue du combat, qui n'aurait pas été douteuse si les sauvages avaient eu affaire à un ennemi ordinaire.

» Mais Joseph était un terrible adversaire.

» Blotti derrière son arbre, à peine avait-il tiré un coup, qu'en une seconde il avait rechargé son fusil.

» Alors, avec un sang-froid admirable, pendant que les balles sifflaient autour de lui et balayaient les feuilles de l'arbre qui l'abritait, il passait tout doucement le canon de son fusil à travers les branches, et, au moment de viser, faisait un grand signe de croix ; ensuite il ajustait et pressait la détente ; le coup partait et nous pouvions compter un ennemi de moins.

» Chaque fois que je voyais tomber une nouvelle victime, je ne pou-

vais réprimer un indicible tressaillement d'ivresse.

» Le plomb de Joseph venait de frapper un quatrième ennemi.

» Nous commencions à avoir quelque espérance, lorsque nous vîmes un des sauvages se glisser en rampant derrière lui.

» Le serpent ne s'avance pas vers son ennemi avec plus de ruse et d'adresse.

» Sans faire rouler un caillou, sans froisser une feuille, il s'approchait lentement, se cachant tantôt derrière une petite élévation, tantôt derrière une touffe de broussailles, ne se hasardant qu'au moment où il voyait Joseph tout entier occupé à viser.

» Enfin il arriva à deux pas de lui sans avoir été découvert.

» Alors, il s'arrêta et attendit que Joseph eût rechargé son arme.

» Sans rien soupçonner, celui-ci

élevait un moment après son fusil à son épaule pour viser ; nous le vîmes abaisser tout à coup son arme et se retourner.

» Il avait cru entendre un léger frôlement derrière lui.

» Élevant un peu la tête, il écoute un instant, puis se penche à droite et à gauche, mais sans rien apercevoir, car le sauvage était couché à plat ventre derrière un tas de branches.

» Entièrement rassuré de ce côté, il se retourna et appuya de nouveau la crosse de son fusil à son épaule. Mais en même temps le sauvage, avec un sourire infernal, se redressait de toute sa hauteur.

» Au moment où Joseph s'apprêtait à immoler un nouvel ennemi, l'indien brandissait son couteau.

» Un dernier coup de fusil retentit, une dernière victime tomba ; mais

Joseph tomba aussi, frappé au cœur par son lâche ennemi.

» Après lui avoir enlevé la chevelure, le Potowatomis le dépouilla de ses vêtements et s'en revêtit.



LAMENTATION.

» Glacées d'horreur et d'épouvante, nous ne songions pas même à prendre la fuite.

» Dans son désespoir, ma sœur, serrant son enfant entre ses bras, se précipita au pied du crucifix et le saisissant entre ses mains, muette, elle le couvrait de ses baisers et de ses larmes.

» Anéantie, hors de moi, je me tenais à genoux près d'elle, mêlant mes prières et mes larmes aux siennes.

» Pauvre mère ! elle tremblait moins pour elle-même que pour son

enfant, ce cher petit ange qu'elle aimait tant. Il était si beau. Il avait à peine dix-huit mois.

» Déjà il commençait à bégayer son nom.

—O mon Dieu ! s'écriait-elle à travers ses sanglots, s'il faut mourir, je vous offre volontiers ma vie, mais sauvez mon enfant !

» Et l'embrassant, et l'arrosant de larmes, et le pressant contre son cœur, elle s'affaissa sur elle-même, privée de sentiment.

» Quoique je fusse plus morte que vive, j'essayais cependant de la soutenir, quand l'assassin de Joseph entra tout à coup, suivi de ses cruels compagnons.

» Sans proférer une parole, il s'avança vers nous et arracha violemment l'enfant des bras de sa mère.

» Elle ne s'était pas aperçue de leur arrivée, mais dès qu'elle sentit

son enfant lui échapper, elle tressaillit et parut revenir à la vie.

» Exaspérés d'avoir perdu cinq de leurs compagnons, les sauvages ne respiraient que la rage et la vengeance.

» L'assassin de Joseph, élevant l'enfant au bout de ses bras, le contempla un instant avec ce regard infernal du serpent qui savoure des yeux sa victime avant de la frapper.

» On eût dit un ange entre les griffes d'un démon.

» Le monstre ! il souriait.

» Satan doit rire ainsi.

» Comme pour implorer sa pitié, l'enfant souriait aussi de ce rire de candeur et d'innocence, capable d'attendrir les entrailles les plus endurcies.

» Mais lui, le saisissant par une jambe, le fit tournoyer un moment au bout de son bras et... ô horreur !...

il lui brisa le crâne sur l'angle du poêle.

» La cervelle rejaillit sur le visage de sa mère.

» Comme un tigre, elle bondit sur le meurtrier de son enfant, et l'amour maternel lui prêtant une force surhumaine, elle le saisit à la gorge ; ses doigts crispés s'enfoncèrent dans son cou ; il chancela ; ses yeux s'injectèrent de sang, sa figure devint noire, et il tomba lourdement, étouffé par son étreinte désespérée.

» Elle l'eût infailliblement étranglé, si en ce moment un sauvage ne lui eût fendu la tête d'un coup de hache.

» Pauvre sœur ! sa mort a été bien cruelle ; mais ses angoisses n'ont duré qu'un moment ; ses maux sont finis ; elle est maintenant heureuse au ciel.

» Mais moi, mon Dieu ! que vais-je devenir ?

» Vous voyez dans quel affreux état ils m'ont mise...

» Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

» Et l'infortunée, se tordant dans l'agonie du désespoir, se jeta en sanglotant dans nos bras, nous pressant contre son cœur et nous suppliant d'avoir pitié d'elle, de ne pas l'abandonner, de l'arracher des mains de ses bourreaux.

» Ah ! qu'il est triste, qu'il est déchirant d'être témoin d'un malheur qu'on se sent incapable de consoler !

» Nous passâmes toute la nuit à pleurer avec elle, cherchant à l'encourager et à lui donner quelque espoir.

» Je sentais qu'il y avait une sorte de cruauté à lui inspirer une confiance que je n'avais pas ; car je connaissais les sauvages.

» Je savais que ces montres n'abandonnent jamais leurs victimes.

» Le lendemain, mon père, après avoir longtemps caressé les sauvages, intercédâ auprès d'eux en faveur de la jeune captive, et leur offrit toute espèce de présents pour la racheter ; mais rien ne put les tenter.

» Ils étaient encore à moitié ivres.

» Il employa tour à tour les prières et les menaces pour les toucher.

» Mais ni les présents, ni les prières, ni les menaces ne purent l'arracher de leurs mains.

» L'infortunée jeune fille se jeta même à leurs pieds, embrassa leurs genoux pour les fléchir ; mais les monstres ! ils répondaient à ses supplications par des éclats de rire.

» Et malgré ses prières, malgré ses

sanglots, malgré ses supplications, ils l'entraînèrent avec eux (1).

» Hélas ! monsieur, ajouta Mlle Baby en jetant un regard baigné de larmes sur le jeune officier, comment avoir le courage de sourire et d'être gaie après avoir été témoin de pareilles scènes ?

— Les démons ! s'écria le jeune homme en trépignant d'horreur et d'indignation. Ne devrait-on pas exterminer jusqu'au dernier cette race infâme qui n'est altérée que de carnage et de sang ?

» Que n'ai-je su cela plus tôt !

» Hier, un Potowatomis est entré chez moi pour me vendre quelques pelleteries.

» Comme je n'en avais nul besoin, qu'il me les faisait le triple de leur valeur et qu'il m'importunait déjà depuis assez longtemps, je lui signifiai de se retirer.

(1) Jamais on n'en a entendu parler depuis.

» Il osa me résister.

» Alors, impatienté, je me levai de mon siège et le conduisis jusqu'à la porte à coups de pied. Il s'éloigna en me menaçant et me montrant son poignard.

» J'avais un bâton à la main.

» Je regrette maintenant de ne pas l'avoir assommé.

— Imprudent, dit Mlle Baby, vous n'auriez jamais dû provoquer cet indien.

» Ne savez-vous pas qu'un sauvage n'oublie jamais une injure ?

» Il peut rôder toute une année autour du fort pour vous suivre des yeux, observer vos mouvements, épier vos démarches, flairer vos traces, se cacher parmi les taillis, parmi les joncs de la rivière, s'approcher de vous avec toute la ruse et la finesse du serpent, s'élancer comme un tigre

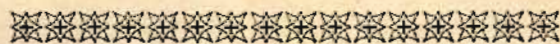
et vous frapper au cœur au moment où vous vous y attendez le moins.

» Je vous vois tous les jours sortir du fort pour aller pêcher sur les bords de la rivière ; je vous conseille de n'y plus retourner. Il vous arriverait malheur.

— Bah ! fit le jeune homme, vous êtes trop craintive.

» Je l'ai vu repartir ce matin avec une troupe de guerriers de sa nation.

» Ils descendent à Québec pour y vendre leurs pelleteries dont ils n'ont pu se débarrasser ici.



RÊVE.

Une heure vient de sonner à l'horloge du salon.

Assise, avec sa fille, dans l'embrasure de la fenêtre ouverte, Mme

Baby est occupée à coudre devant une petite table à ouvrage.

Monsieur Baby est parti ce matin pour aller visiter quelques propriétés qu'il vient d'acquérir de l'autre côté de la rivière.

Les rues sont désertes.

Presque tous les habitants du fort sont occupés aux alentours à cultiver leurs terres.

La chaleur est étouffante.

Au-dessus des toits et des coteaux, on voit ondoyer l'air embrasé par les rayons du soleil.

Pas un souffle n'agite les arbres du jardin, dont les rameaux et les feuilles immobiles et languissantes se penchent vers la terre comme pour implorer un peu de fraîcheur, une goutte de rosée.

Une esclave noire se promène le long des allées, étendant sur les buissons du linge blanc qu'elle fait sécher, et elle met en fuite à son

passage quelques poules qui bâillent de chaleur à l'ombre du feuillage.

Le silence est complet.

On n'entend que le bourdonnement des insectes et le bruit saccadé que font les sauterelles en voltigeant parmi des flots de soleil.

De l'extérieur, on aperçoit dans l'ouverture de la fenêtre, garnie de bouquets, la tête de la jeune fille qui, pâle, silencieuse, mélancolique, se penche sur une fleur épanouie et semble se mirer dans sa corolle odorante.

* * *

« — Maman, dit-elle enfin en relevant doucement la tête, pensez-vous que papa soit longtemps dans son voyage ?

— Je crois qu'il sera de retour dans quatre ou cinq jours, au plus ; mais pourquoi fais-tu cette question ?

— Ah ! c'est que j'ai bien hâte qu'il soit revenu. Je veux lui demander que nous descendions immédiatement à Québec, au lieu d'attendre au mois prochain.

» Ce voyage me distraira un peu.

» Tenez, depuis que les sauvages sont venus l'autre jour ici avec la pauvre enfant qu'ils avaient faite prisonnière, je n'ai pas un moment de repos.

» Je l'ai toujours devant les yeux.

» Il me semble toujours la voir. Elle me suit partout.

» Je l'ai encore vue en rêve cette nuit.

* * *

» Je croyais être assise au milieu d'une forêt sombre et immense, près d'un torrent impétueux qui s'abîmait à quelques pas de moi dans un gouffre sans fond.

» Sur l'autre rive, qui m'apparaissait toute riante, émaillée de bosquets fleuris et éclairée par une lumière douce et sereine, la jeune captive se tenait debout, pâle, mais calme.

» Elle me semblait habiter un monde meilleur.

» Tenant entre ses mains un livre ouvert et tourné vers moi, elle le feuilletait lentement.

» Elle tourna ainsi seize feuillets.

» Alors elle s'arrêta, jeta sur moi un regard plein de tristesse et de compassion et fit signe à quelqu'un qui se tenait à mon côté de traverser le torrent.

» A ce signal, il trembla de tous ses membres, ses genoux s'entrechoquèrent, ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'entr'ouvrit de terreur, une sueur froide ruissela sur son front.

» Il essaya de reculer, mais une

force invincible l'entraînait vers l'abîme.

» Se tournant vers moi, il me suppliait, avec d'amers gémissements, de lui porter secours.

» J'éprouvais pour lui une profonde compassion.

» Mais en vain essayais-je de lui tendre les mains pour le secourir ; d'invincibles liens enchaînaient tous mes membres et m'empêchaient de faire aucun mouvement.

» En vain essayait-il de se cramponner aux rochers du rivage ; il se sentait toujours poussé vers l'abîme.

» Déjà il s'était avancé jusqu'au milieu du torrent dont les eaux profondes et écumantes bondissaient et mugissaient autour de lui comme impatientes de l'engloutir.

» A chaque pas, il chancelait et était près de perdre l'équilibre ; mais il se raffermissait bientôt et avançait toujours.

» Enfin, une vague plus impétueuse vint se déchaîner contre lui et le fit chanceler de nouveau. Ses pieds glissèrent ; il jeta sur moi un regard d'inexprimable angoisse et tomba.

» En un instant, il fut entraîné jusqu'au bord du précipice où il allait être englouti, lorsque sa main rencontra l'angle du rocher qui sortait de l'eau.

» Ses doigts crispés s'enfoncèrent dans la mousse verdâtre et limoneuse de la roche ; une seconde il s'y cramponna avec toute la suprême énergie du désespoir.

» Son corps, arrêté tout à coup dans son élan précipité, parut un moment hors des flots.

» L'écume et la vapeur d'eau l'enveloppaient d'un nuage, et le vent de la chute agitait violemment sa chevelure humide.

» Ses yeux dilatés étaient fixés

sur la roche qui déjà céda sous son étreinte convulsive.

» Enfin, un cri terrible retentit et il disparut dans le gouffre.

» Transie d'angoisse et d'épouvante, je regardais la jeune captive.

» Mais elle, essuyant une larme, m'indiqua, sans proférer une parole, le dernier feuillet du livre, qui m'apparut tout dégouttant de sang.

» Je jetai un cri d'horreur et m'éveillai en sursaut... Mon Dieu ! serait-ce une page de ma vie » ?



SANG.

A peine Mlle Baby avait-elle fini de parler, qu'on entendit à la porte un bruit de pas précipités et un homme entra à la course, tout effaré, tout couvert de sang.

C'était le jeune officier.

Il avait le bras droit cassé et pendant.

« — Vite ! vite ! s'écria-t-il, cachez-moi ! je suis poursuivi par les sauvages.

— Montez au grenier, lui dit Mme Baby, et ne bougez pas, autrement vous êtes mort ».

Un moment après, les sauvages entraient.

Avant qu'ils eussent proféré une parole, Mme Baby leur indiqua du doigt la rue voisine.

Et ils sortirent aussitôt, persuadés que le jeune homme s'était évadé de ce côté.

L'admirable sang-froid de Mme Baby les avait complètement trompés. En effet, pas un muscle de son visage n'avait trahi son émotion.

Et, par bonheur, ils n'avaient pas eu le temps de remarquer la pâleur

mortelle empreinte sur les traits de la jeune fille, qui, le coude appuyé sur la fenêtre, la figure à demi cachée derrière les bouquets de fleurs, se sentait près de défaillir.

Il y eut alors un de ces moments d'inexprimable angoisse qui fait subitement monter au cœur le froid de la mort.

Mme Baby espérait bien que les sauvages, par crainte du surintendant, n'oseraient s'introduire malgré elle dans la maison ; mais, qui pouvait prévoir où s'arrêteraient ces barbares, une fois alléchés par l'odeur du sang ?

Elle avait l'espoir que, fatigués bientôt de leurs inutiles recherches, ils abandonneraient leur ennemi, ou que, du moins, s'ils persistaient à vouloir le découvrir, elle aurait le temps d'obtenir du secours pour les repousser, s'ils osaient revenir sur leurs pas.

Faisant un signe à l'esclave qui travaillait au jardin, elle lui ordonna de courir en toute hâte avertir au fort du danger qui les menaçait.

Quelques minutes pleines d'alarmes et d'anxiété s'écoulèrent encore et les sauvages ne reparaisaient pas.

« — Croyez-vous qu'ils se soient éloignés ? murmura tout bas la jeune fille, dont la figure commençait à s'illuminer d'un rayon d'espoir.

— Quand même ils reviendraient, répondit Mme Baby, ils n'oseront »...

Elle n'acheva pas.

Penchée vers la fenêtre, elle prêtait l'oreille et cherchait à distinguer un bruit de voix humaines qui se faisait entendre dans le lointain.

Était-ce le secours qu'elle avait demandé ?

Était-ce la voix des sauvages qui revenaient sur leurs pas ?

Elle ne put distinguer.

Cependant les voix se rapprochaient toujours et devenaient de plus en plus distinctes.

« — Ce sont nos hommes, s'écria enfin Mlle Baby ; entendez-vous les aboiements de notre chien » ?

Et elle respira plus librement, comme soulagée d'un poids immense.

Mme Baby ne répondit pas.

Un faible sourire effleura sa lèvre.

Elle avait bien entendu les aboiements du chien ; mais un autre bruit qu'elle ne connaissait que trop, retentissait aussi à son oreille.

Bientôt les voix devinrent si distinctes qu'il fut impossible de se faire illusion.

« — Les voilà ! les voilà ! s'écria tout à coup la jeune fille, pâle comme la mort et se laissant glisser sur un siège près de la fenêtre.

En effet, on voyait ondoyer à travers les arbres les panaches de di-

verses couleurs que les sauvages ont coutume de porter sur le sommet de leur tête.

» — Ne tremble donc pas ainsi, dit tout bas Mme Baby à sa fille ; tu vas nous trahir. Tourne-toi vers la fenêtre et prends garde que les sauvages ne s'aperçoivent de ton émotion ».

Le courage et le sang-froid dans un moment critique est toujours admirable ; mais chez une femme, il est sublime.

Calme, impassible, sans même se lever de son siège, Mme Baby continua tranquillement son ouvrage.

L'œil le plus exercé n'aurait pu distinguer la moindre trace d'émotion, la moindre agitation fébrile sur cette fière et mâle physionomie.

C'est que dans cette poitrine de femme battait le cœur d'une héroïne.

Elle attendit ainsi l'arrivée des sauvages.

« — Dis-nous où tu as caché le guerrier blanc ! s'écria en entrant le premier qui pénétra dans l'appartement.

C'était le Potowatomis que le jeune officier avait eu l'imprudence de provoquer.

Encore tout haletant de la course qu'il venait de faire, sa figure était ruisselante de sueur.

Sur ses sourcils froncés, dans ses regards fauves et menaçants, sur tous ses traits que faisait trembler une agitation fiévreuse, on lisait la rage et l'exaspération du désappointement.

» — Camarade, répondit Mme Baby d'un ton sévère, tu connais le surintendant.

» Si tu as le malheur de te mal

comporter dans sa maison, tu sais à qui tu auras affaire.

Le sauvage parut hésiter un moment, et d'une voix qu'il feignit d'adoucir :

» — Ma sœur sait bien que le Potowatomis aime la paix, et qu'il n'attaque jamais le premier.

» Le guerrier blanc a marché contre le Potowatomis sur le sentier de la guerre, autrement le Potowatomis ne le poursuivrait pas.

— Je n'ai point caché le guerrier blanc, reprit Mme Baby ; tu perds ton temps à le chercher ici.

» Hâte-toi de courir après, si tu ne veux pas qu'il t'échappe.

Le Potowatomis ne répondit pas ; mais regardant avec un sourire Mme Baby, il lui indiqua du doigt une petite tache sur le plancher que tout autre qu'un sauvage n'eût jamais remarquée. Mais l'œil subtil de l'in-

dien venait d'y découvrir la trace de son ennemi.

C'était une goutte de sang que Mme Baby avait cependant eu la précaution d'essuyer soigneusement.

» — Ma sœur dit vrai, reprit le sauvage d'un ton d'ironie, le guerrier blanc n'a point passé par ici.

» Cette tache de sang, c'est elle qui l'a jetée là pour faire accroire au sauvage qu'elle avait caché le guerrier blanc.

Puis reprenant un ton plus sérieux :

» — Que ma sœur nous indique seulement où il est et nous nous retirerons aussitôt.

» Ma sœur sait bien que le Potowatomis veut seulement le faire prisonnier »...

Il s'arrêta subitement, inclina un peu la tête pour regarder par une

fenêtre ouverte à l'extrémité de la chambre et poussant un cri rauque et guttural, il bondit à l'autre bout de l'appartement et s'élança par la fenêtre ouverte dans le jardin.

Ses féroces compagnons le suivirent en hurlant, comme une troupe de démons.

* * *

Avant d'avoir rien vu, Mme Baby avait tout compris.

Le jeune officier, en entendant de nouveau les sauvages, s'était cru perdu, et avait eu l'imprudence de sauter, par une des fenêtres, dans le jardin.

Il se dirigeait vers une fontaine couverte, creusée au milieu du parterre, pour s'y cacher, quand les sauvages l'aperçurent.

Je renonce à retracer la scène atroce qui se passa alors.

La plume me tombe des mains.

En deux bonds ils l'eurent rejoint, et l'un d'eux lui asséna un coup de poing terrible et le renversa.

Il tomba sur son bras cassé et la douleur lui fit pousser un long gémissement.

Ils se saisirent alors de lui et lui lièrent les mains et les pieds.

Pauvre jeune homme ! quelle résistance pouvait-il opposer à ses ennemis, affaibli par la perte de son sang et désarmé.

Il appelait du secours avec des plaintes lamentables.

Et les échos du jardin, répétant ses gémissements, redoublaient encore l'horreur de cette scène.

Mlle Baby, folle de terreur, se précipita aux pieds de sa mère, se cachant le visage sur ses genoux et se bouchant les oreilles de ses mains, afin de ne pas voir ni entendre cette épouvantable tragédie.

Pendant que les autres sauvages étreignaient leur victime, le Potowatomis saisit son couteau, et se mit à l'aiguiser tranquillement sur un caillou.

Sa figure ne trahissait alors aucune émotion, pas même l'horrible plaisir de la vengeance qui faisait palpiter son cœur d'une infernale joie.

« — Mon frère, le guerrier blanc, dit-il en continuant d'aiguiser son couteau avec une feinte insouciance, sait bien qu'il peut insulter impunément le Potowatomis ; le Potowatomis est un lâche qui aime mieux fuir que d'attaquer son ennemi.

» Mon frère veut-il maintenant faire la paix avec son ami le Potowatomis ? Il peut parler et poser les conditions, car il est libre...

Puis, reprenant tout à coup son air féroce, il se redressa et fixant son

œil enflammé sur le jeune officier :

» — Mon frère le guerrier blanc, s'écria-t-il, peut entonner sa chanson de mort, car il va mourir ».

Et, brandissant son couteau, il le lui enfonça dans la gorge, pendant qu'un autre de ces monstres à face humaine recevait le sang dans une petite chaudière.

Deux ou trois autres sauvages piétinaient sur le cadavre, avec des contorsions et des cris d'enfer.

Les râlements d'agonie de la malheureuse victime, mêlés à ces hurlements, parvenaient aux oreilles de la jeune fille, qu'un tremblement convulsif faisait à chaque fois tressaillir d'horreur.

Enfin ces cris et ces hurlements cessèrent.

La victime était immolée.

Repoussant alors du pied le ca-

davre inerte, le Potowatomis, suivi de ses compagnons, se dirigea de nouveau vers la maison.

« — Ah ! tu n'as pas voulu nous dire où était ton ami le guerrier blanc, s'écria le Potowatomis en entrant.

» Eh bien ! maintenant, puisque tu l'aimes tant, tu vas boire de son sang.

Mme Baby, pâle comme une statue de marbre, se redressa fièrement :

— Vous pouvez me tuer, s'écria-t-elle, mais vous ne m'en ferai point boire. »

La jeune fille évanouie était étendue à terre à ses pieds.

Ils se saisirent alors de Mme Baby et essayèrent de lui ouvrir la bouche ; mais ne pouvant réussir, ils lui barbouillèrent le visage

de sang, et l'abandonnèrent dans cet état (1).



SERPENT.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis les événements que nous venons de retracer.

Il fait nuit.

.....Nuit dont les vastes ailes
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini ;
Nuit où le firmament dépouillé de nuages,
De ce livre de feu rouvre toutes les pages !

.....
L'harmonieux Éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace.
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos
L'ombre de son rivage onduler sous les flots.
Sous ce jour sans rayons, plus serein qu'une aurore,
A l'œil contemplatif la terre semble éclore.
Elle déroule au loin ses horizons divers,
Où se joua la main qui sculpta l'univers.
Là, semblable à la vague, une colline ondule ;
Là, le coteau poursuit le coteau qui recule ;
Et le vallon voilé de verdoyants rideaux,

(1) Quelque horrible que soit cette scène, je puis cependant affirmer qu'elle est parfaitement vraie jusque dans ses plus petits détails.

Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux ;
 Ici, s'étend la plaine, où, comme sur la grève,
 La vague des épis s'abaisse et se relève ;
 Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus,
 Le fleuve, renouant ses flots interrompus,
 Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,
 Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre.

.....
 Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit
 De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit !
 Ce sommeil qui d'en haut tombe avec la rosée
 Et ralentit le cours de la vie épuisée,
 Semble planer aussi sur tous les éléments
 Et de tout ce qui vit calmer les battements.
 Un silence pieux s'étend sur la nature :
 Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure ;
 Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix ;
 Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois,
 Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,
 Roule à peine à la plage une lame plaintive :
 On dirait en voyant ce monde sans échos,
 Où l'oreille jouit d'un magnifique repos,
 Où tout est majesté, crépuscule, silence,
 Et dont le regard seul atteste l'existence,
 Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
 Le fantôme d'un monde où la vie a cessé !
 Seulement dans les troncs des pins aux larges cimes,
 Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
 L'haleine de la nuit qui se brise parfois,
 Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
 Comme pour attester, dans leur cime sonore,
 Que ce monde assoupi palpite et vit encore.

.....
 Au milieu du jardin, à l'endroit
 même où fut massacré l'infortuné
 jeune homme s'élève une croix noire,
 simple, sans ornements.

Aucune inscription ne révèle au

passant le nom de la victime, ni la fatale histoire.

Hélas ! elle est écrite pour jamais en sanglants caractères au cœur de la famille.

Chaque soir le surintendant, entouré de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves, vient réciter au pied de cette croix une prière pour le repos de l'âme de son ami.

Ce soir-là, toute la famille venait de se retirer.

Seule, une jeune fille vêtue de noir priait encore à genoux au pied du funèbre monument.

Elle était très pâle ; sa figure avait une expression d'ineffable tristesse.

La rosée du soir avait allongé les boucles de ses cheveux, qui retom-

baient en désordre le long de ses joues.

On eût dit la statue de la mélancolie.

A la cime des cieux, la pleine lune versait de son urne d'albâtre les flots de sa limpide et mélancolique lumière.

Le rayon rêveur venait effleurer le gazon au pied de la croix et remontait à la paupière de la jeune fille, comme une pensée d'outre-tombe, comme un soupir silencieux et reconnaissant de l'innocente victime dont le souvenir avait laissé dans son âme une empreinte si pleine de charme et de poignante amertume.

Sa lèvre murmurait une ardente prière.

La prière ! oh ! pour le cœur endolori, c'est le céleste dictame, c'est

le sourire des anges à travers les larmes de la terre.

Longtemps elle s'entretint avec son Dieu, exhalant sa prière avec ses soupirs et ses larmes, agenouillée au pied de cette croix, sur un gazon encore humide du sang de l'innocente victime.

Enfin, au moment où elle allait se relever pour s'éloigner, elle leva un instant la vue, et crut apercevoir comme une ombre qui s'agitait à l'ouverture d'un soupirail percé dans le mur d'une sorte de petit hangar qui s'élevait à quelques pas devant elle.

Un nuage vint alors à passer sur la lune et l'empêcha de distinguer quel pouvait être cet objet.

Elle attendit quelques instants et, quand le nuage fut passé, le rayon illumina une face humaine.

« — Ce ne peut être qu'un voleur, se dit-elle à elle-même. Pourtant

la porte est certainement bien fermée. Il se sera trouvé pris quand le domestique est venu la mettre à la clef ».

Cependant cette tête sortait toujours davantage du soupirail, se détachant de plus en plus de l'obscurité.

Un moment les rayons de la lune tombèrent en plein sur cette figure.

La jeune fille tressaillit.

Elle venait de reconnaître cette figure.

Impossible de s'y tromper.

C'était bien lui !

Elle le reconnut parfaitement à son teint cuivré, à ses traits durs et féroces, à ses yeux fauves et roulant dans leurs orbites.

C'était... c'était... le Potowatomis, l'assassin du jeune officier (1) !

(1) Ceux qui connaissent le caractère des sauvages savent combien ils sont toujours enclins à voler.

Sa première pensée fut de fuir ; mais une invincible curiosité la retint.

Cependant le sauvage s'agitait toujours dans l'ouverture.

Un de ses bras était sorti du soupirail. Sa main tenait un objet que la jeune fille ne put distinguer.

Longtemps il essaya de se faire jour à travers l'ouverture trop petite pour le laisser passer.

Enfin, au moment où il faisait un dernier effort pour s'échapper, il tourna brusquement la tête et fixa d'un air inquiet ses regards vers un petit buisson voisin.

Il parut alors hésiter ; puis lâchant l'objet qu'il tenait, il s'appuya avec sa main contre le sol et s'efforça de reculer ; mais ses épaules, resserrées de chaque côté par le mur, le tinrent cloué dans l'ouverture.

Alors son inquiétude sembla augmenter et il jeta un nouveau coup d'œil vers le buisson.

Un léger froissement de feuilles se fit entendre, et de l'ombre du buisson sortit une petite tête qui se dirigeait lentement vers le sauvage.

C'était la tête d'un serpent à sonnettes (1).

Immobile, les yeux dilatés, le sauvage observait les moindres mouvements du reptile qui s'avavançait tout doucement et avec précaution, comme s'il eût eu la conscience de la

(1) Ces reptiles étaient encore si nombreux dans toute la contrée, il n'y a pas bien des années, qu'il était très dangereux de laisser les fenêtres ouvertes le soir. Ma mère me racontait que, pendant qu'elle demeurait à Sandwich, chez son père, un des domestiques eut l'imprudence de laisser la fenêtre ouverte. Pendant la veillée, quelqu'un recula par hasard un buffet accolé au mur et aperçut, étendu derrière, un énorme serpent endormi.

Un autre jour qu'elle faisait l'école buissonnière avec ses compagnes, un serpent s'élança sur elle et la mordit à la ceinture. Heureusement que ses dents s'embarrassèrent dans ses vêtements. Pendant qu'elle s'enfuyait éperdue, ses compagnes lui crièrent de détacher son jupon. Et c'est ce qui lui sauva la vie.

force et de l'adresse de son redoutable adversaire.

Quand il fut à quelques pas du sauvage, il s'arrêta et, la gueule béante, il s'élança vers son visage.

Mais, avant qu'il l'eût touché, l'indien, de sa main restée libre, lui donna un violent soufflet et l'envoya retomber à plusieurs pas de lui.

Aussitôt après, il tenta un nouvel effort pour se dégager ; mais ce fut en vain.

Le reptile furieux s'avança une seconde fois et recommença l'attaque ; mais cette fois avec plus de précaution encore.

Après s'être approché plus près qu'auparavant de son ennemi, il s'élança avec une nouvelle fureur ; mais sans plus de succès, car la main du sauvage l'envoya rebondir encore plus loin qu'auparavant.

Le Potowatomis fit alors un effort suprême pour se délivrer, mais ce fut

encore inutilement ; il resta cloué dans l'ouverture du soupirail.

Prompt comme l'éclair, le reptile, l'écume aux lèvres, le regard en feu, la gueule gonflée par la rage, et sortant une langue bifurquée et sanglante, revint de nouveau en rampant vers sa proie.

Les écailles de sa peau, que la rage faisait étinceler des plus vives couleurs, miroitaient sous les rayons argentés de la lune, et le léger bruit des anneaux de sa queue, semblable au bruit du parchemin froissé, troublait seul le silence de la nature.

Cette lutte silencieuse, au milieu du silence de la nuit, entre un serpent et un sauvage encore plus subtil qu'un serpent, avait quelque chose de si fantastique qu'on eût dit deux mauvais génies se disputant dans l'ombre quelque malheureuse victime.

Le serpent s'avança si près de l'indien que celui-ci aurait pu presque le saisir.

Il se redressa une dernière fois et en renvoyant sa tête en arrière, il prit son élan.

Le sauvage le guettait toujours de la main suivant des yeux les moindres oscillations de son corps.

Il était facile de voir que la lutte suprême allait commencer et se terminerait bientôt par la mort de l'un des deux adversaires.

A l'instant où le serpent se précipitait comme un dard sur son ennemi, le sauvage leva encore la main ; mais cette fois l'élan du serpent avait été si rapide et instantané, qu'il ne put l'attraper, et le reptile le mordit à la joue.

Un cri rauque mourut dans la gorge du sauvage, qui saisit à pleine

main le serpent avant qu'il eût pu s'échapper, et, l'approchant de sa bouche, dans sa rage, il le déchira avec ses dents et le mit en lambeaux.

Vaines représailles ; car le coup était porté.

Quelques minutes après, d'horribles convulsions et des cris affreux annoncèrent que le venin mortel avait produit son effet.

La victime se tordait avec désespoir au milieu d'atroces douleurs.

On crut d'abord qu'il était à la fin parvenu à s'évader ; mais plus tard on trouva le cadavre, énormément enflé, encore pris dans l'ouverture du soupirail.

Ses yeux injectés de sang étaient sortis de leurs orbites ; sa figure était noire comme du charbon, et sa bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de dents blanches, d'où

pendaient encore quelques lambeaux du reptile et des flocons d'écume mêlée de sang.

La Providence elle-même avait pris soin de venger l'assassinat du jeune officier.



ÉPILOGUE.

Voici quelques détails sur la famille qui a été témoin de la tragique histoire que nous venons de raconter, et qui seront une nouvelle preuve de la véracité de notre récit.

M. Du Perron Baby vécut encore plusieurs années après ces événements.

J'extrais ce qui suit de l'inventaire de ses biens :

« M. Jacques Du Perron Baby décéda au Détroit vers le 2 août 1789.

» En l'an 1796, madame Suzanne Du Perron Baby descendit avec plusieurs de ses enfants pour résider à Québec, laissant M. Jacques Du Perron Baby, son fils aîné, gérer le commerce et les terres, moulins et autres affaires au Détroit.

» Ce dernier commanda longtemps les milices canadiennes du Haut-Canada et fut élu plus tard orateur de la Chambre d'Assemblée.

» Mme S. Du Perron Baby mourut à Québec, en 1813, dans un âge très avancé.

» Quant à Mlle Thérèse Du Perron Baby, elle termina ses jours à Québec, en 1839, chez M. de Gaspé.

» Jamais elle ne put oublier la sanglante tragédie qui mit une si cruelle fin à son premier rêve.

» La plaie une fois ouverte ne se renferma plus.

» Ce souvenir funèbre promenait
sans cesse sur son front et dans son
âme d'immortelles tristesses.

Le rayon s'éteignait et sa mourante flamme
Remonta vers le ciel pour n'en plus revenir.

» Son sourire, comme celui d'An-
dromaque était toujours mêlé de
larmes.

» Et quand ses amis cherchaient
à faire reflourir cette âme désenchan-
tée :

« — Ah ! s'écriait-elle tristement,
» laissez-moi pleurer en silence mes
» rêves évanouis.

» Les larmes sont l'ivresse du mal-
» heur.

» Le passé a été pour moi trop
» plein d'amertumes pour que je
» puisse sourire à l'avenir.

» La fleur de l'illusion ne croît
» pas sur les ruines du cœur ».

Québec, mars 1860.

LE TABLEAU DE LA RIVIÈRE-OUELLE.





LE
TABLEAU DE LA RIVIÈRE-OUELLE.

Vous souvient-il des jours de votre enfance,
Objet constant de regrets superflus,
Si chers, si purs, si doux quand on y pense,
Si beaux enfin quand nous n'y sommes plus ?
Car le bonheur dans l'humaine carrière
Marche toujours ou devant ou derrière ;
La même loi toujours nous le défend ;
On le regrette, on l'attend, on le nomme !
Que dit l'enfant ? Oh ! quand serai-je un homme ?
Que dit son père ? Oh ! quand j'étais enfant !...

Mme AMABLE TASTU.

MISSIONNAIRE.

ETES-VOUS jamais entré dans la
vieille église de la Rivière-
Ouelle ?

Dans une des chapelles latérales,
on voit un *ex-voto* déposé là, il y a
bien des années, par un étranger

arraché miraculeusement à la mort.

C'est un tableau bien vieux, bien poudreux, sans grande valeur artistique, mais qui rappelle une touchante histoire.

Je l'ai apprise, tout jeune encore, sur les genoux de ma mère, et elle est restée gravée dans ma mémoire aussi fraîche que si je venais de l'entendre.

C'était, oh ! il y a bien longtemps, par une froide soirée d'hiver ; la neige fouettait les vitres ; la bise glaciale pleurait parmi les branches éplorées des grands ormes du jardin ; il faisait une *poudrerie* affreuse.

Toute la famille était réunie au salon. Notre mère, assise au piano, après avoir essayé quelques airs, laissait errer au hasard ses doigts distraits sur le clavier. Sa pensée n'y était plus.

Un nuage de mélancolie passait sur son front.

« Mes enfants, nous dit-elle enfin après un instant de silence, vous voyez comme le temps est mauvais ce soir. Combien de malheureux vont avoir à souffrir du froid et de la faim ! Vous devez remercier le bon Dieu de vous avoir donné une bonne nourriture et un lit bien chaud pour dormir.

» Nous allons dire le chapelet pour les pauvres et les voyageurs qui vont être exposés à tant de dangers durant cette nuit.

» Tenez, si vous voulez être sages et bien prier le bon Dieu, je vous raconterai une belle histoire ».

Oh ! comme nous avions hâte que le chapelet fût fini !

L'imagination est si vive, l'âme est si sensible aux impressions, à cet âge naïf.

Crépuscule doré de la vie, l'enfance

en possède tous les charmes. Revêtant tous les objets d'ombre et de mystère, elle leur donne une poésie inconnue aux autres âges.

Réunis autour de notre mère, près du poêle qui répandait dans tout l'appartement une délicieuse chaleur, nous écoutions, dans un religieux silence, sa voix douce et tendre. Il me semble l'entendre encore.

Écoutons ensemble ce qu'elle nous racontait.

Vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire, accompagné de quelques sauvages, remontait la rive sud du fleuve Saint-Laurent, à une trentaine de lieues au-dessous de Québec.

Le missionnaire était un de ces intrépides pionniers de la foi et de la civilisation dont les sublimes figures

se détachent sur la nuit des temps, entourées d'une auréole de gloire et d'immortalité.

Cloués sur le Golgotha pendant les jours de leur sanglant pèlerinage, ils brillent aujourd'hui transfigurés sur un nouveau Thabor et l'éclat qui jaillit de leur face éclaire le présent et se projette jusque dans l'avenir.

A leurs seuls noms, les peuples, saisis d'étonnement et de respect, inclinent la tête ; car ces noms réveillent l'idée de tout ce que le courage a de plus surhumain, la foi de plus admirable, le dévouement de plus sublime.

* * *

Celui que nous suivons en ce moment est un de ces illustres enfants de la Compagnie de Jésus, dont la vie tout entière fut consacrée à la conversion des sauvages du Canada

Sa taille peu élevée, ses épaules voûtées, sa barbe que les fatigues ont blanchie avant le temps, ses traits pâles et amaigris par les austérités, semblent indiquer qu'il n'est pas fait pour une vie aussi dure. Mais cette frêle enveloppe cache une de ces grandes âmes qui puisent dans l'énergie de leur volonté une force sans cesse renaissante.

Son large front chauve témoigne d'une vaste intelligence, et ses regards, que l'habitude de la méditation tient presque toujours abaissés, sont empreints d'une sorte de naïveté timide et d'une incomparable douceur.

Les derniers vestiges d'un mélancolique sourire errent sur ses lèvres.

En un mot, toute sa figure semble entourée de ce nimbe mystique dont la sainteté illumine les âmes prédestinées.

A quelques pas devant lui s'avance le chef de la petite troupe.

C'est un vieux guerrier indien, converti depuis longtemps au christianisme par le saint missionnaire et devenu dès lors le compagnon fidèle de toutes ses courses aventureuses.

Les voyageurs s'avançaient lentement en *raquettes* sur une neige épaisse et mouvante.

Il faisait une de ces superbes nuits de décembre que l'année qui finit semble semer sur ses pas pour saluer l'année qui va naître, et dont la merveilleuse splendeur est inconnue aux peuples du midi.

Sur l'azur foncé du ciel, d'innombrables étoiles versent en larmes d'argent leur fraîche lumière. On dirait les pleurs d'allégresse que l'éclat du Soleil de justice arrache

aux yeux éblouis des bienheureux.

La lune gravit les diverses constellations et s'amuse à contempler dans le miroir des neiges son disque resplendissant.

Vers le nord, des gerbes lumineuses s'élancent d'un nuage obscur qui flotte à l'horizon.

L'aurore boréale s'annonce d'abord par quelques jets d'une flamme pâle et blanchâtre qui lèchent lentement la surface cérulée du ciel ; mais bientôt la scène s'anime ; les couleurs deviennent plus vives ; la lumière s'élargit, s'arrondit autour du nuage opaque, et revêt les formes les plus diverses.

On voit paraître tour à tour de longs écheveaux de soie blanche, de gracieuses plumes de cygne, ou des faisceaux de fil d'or et d'argent. Voici une troupe de blancs fantômes aux robes diaphanes qui exécutent

une danse fantastique. Maintenant c'est un riche éventail de satin dont le sommet touche au zénith et dont les rebords sont baignés de teintes roses et safranées. Enfin c'est un orgue immense, aux tuyaux de nacre et d'ivoire, qui n'attend plus qu'un céleste musicien pour entonner l'hossanna sublime de la nature au Créateur.

Le bruissement étrange qui accompagne le brillant phénomène, ressemble aux soupirs qui s'échappent des tuyaux d'orgue gonflés par un puissant soufflet et complète l'illusion : c'est le prélude du divin concert qu'il n'est pas donné à des oreilles mortelles d'entendre.

Le spectacle qui, sur la terre, s'offre aux regards n'a pas moins de charmes, dans sa sauvage beauté, que celui du ciel.

L'atmosphère sèche et froide n'est agitée par aucun souffle.

On n'entend que les ronflements sourds et monotones du fleuve géant, endormi sous une couche de glaçons épars et flottant sur ses eaux noires, semblables à la peau tachetée d'un immense léopard.

Une vapeur blanche et légère s'en élève, comme le souffle qui jaillit des narines du monstre marin.

Au nord, se dessinent les crêtes bleues des Laurentides, depuis le cap Tourmente jusqu'à l'embouchure du Saguenay.

Au sud, s'allongent les dernières racines des Alléghanys, couvertes de pins, d'épinettes, de sapins et de grandes érablières.

Presque tout le littoral était aussi ombragé de forêts ; car, à l'époque reculée que nous décrivons, on ne voyait sur ces rives ni ces vastes défrichements couverts d'abondan-

tes moissons, ni ces jolies maisons blanchies à la chaux et groupées en villages le long du fleuve, d'une manière si coquette qu'on dirait des bandes de cygnes endormis sur la berge.

Une mer de forêts s'étendait sur tous ces rivages.

Quelques petits groupes de maisons s'élevaient çà et là ; mais voilà tout.



APPARITION.

Nos voyageurs s'avançaient en silence au milieu du bois, lorsque tout à coup le chef de la petite troupe s'arrêta et fit, en même temps, signe de la main à ses compagnons d'en faire autant.

« — Tu te trompes, camarade, lui dit le missionnaire ; ce bruit que tu viens d'entendre est celui d'un arbre qui se fend à la gelée.

L'indien se tourna lentement vers lui ; un sourire presque imperceptible passa sur sa figure.

» — Mon frère, dit-il à voix basse, si tu me voyais prendre ta parole sainte (1) et vouloir y lire, tu te moquerais de moi ; moi, je ne veux point me moquer de toi, car tu es une robe noire ; mais je te dirai que tu ne connais pas les voix des bois, et que ce bruit que tu viens d'entendre est bien celui d'une voix humaine. Suivez-moi de loin pendant que j'irai voir ce qui se passe là-bas.

Les voyageurs marchèrent quelque temps sans rien apercevoir.

Le Père commençait à croire qu'il ne s'était pas trompé, quand, arrivé à une clairière, il vit l'indien s'arrêter.

Quel fut son étonnement lorsqu'en

(1) Ton bréviaire.

suivant la direction des regards du sauvage, il aperçut, à l'autre extrémité de la clairière, une lumière extraordinaire se détachant sur l'obscurité des arbres.

Au milieu de ce globe lumineux apparaissait, soulevé au-dessus du sol, une sorte de fantôme aux formes vagues et indécises.

Avant que le missionnaire eût pu rien distinguer, l'apparition s'évanouit.

Alors un autre spectacle, que l'éclat de cette étrange vision l'avait empêché d'apercevoir, s'offrit à sa vue.

Un jeune homme, vêtu d'un uniforme militaire, était agenouillé au pied d'un arbre. Les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il semblait absorbé par la contemplation d'un objet mystérieux et invisible.

Deux cadavres, qu'à leurs vête-

ments on reconnaissait facilement pour des militaires, gisaient à ses côtés sur la neige.

L'un d'eux, vieillard à cheveux blancs, était adossé au tronc d'un érable et tenait encore entre ses mains un livre prêt à lui échapper.

Sa tête était appuyée sur son épaule droite, et toute sa figure avait cette teinte grise, cendrée de la mort, qui annonce que déjà le cercueil la réclame.

Un cercle bleuâtre entourait ses yeux à demi fermés, et une dernière larme s'était figée sur sa joue livide.

Mais, malgré ces ravages de la mort, cette figure n'était pas horrible à voir, car les derniers vestiges d'un sourire erraient encore sur ses lèvres et indiquaient que l'espoir suprême, que la foi seule peut inspirer, avait consolé sa dernière heure (1).

(1) C'est cette scène que représente l'ex-voto dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Au grincement de la neige sous les pas des voyageurs, le militaire, qui se tenait à genoux, se retourna.

« — Mon Père ! mon Père ! s'écria-t-il en se précipitant vers le missionnaire, c'est la Providence qui vous amène ici pour nous sauver.

» J'allais partager le funeste sort de mes infortunés compagnons lorsqu'un prodige !... un miracle !...

Suffoqué par ses larmes et ses sanglots, il ne put en dire davantage; mais, se laissant aller dans les bras du missionnaire, il le pressait contre son cœur et le couvrait de ses baisers.

» — Calmez-vous, mon fils, lui dit le vieillard. Dans l'état de faiblesse et d'épuisement où vous êtes, une trop grande émotion pourrait vous être fatale »...

Le vieillard n'avait pas encore achevé ces paroles, qu'il sentit la tête du jeune homme peser plus

lourde sur son épaule et tout son corps s'affaïsser... Il venait de s'évanouir.

Les voyageurs s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait sa position.

Ses deux compagnons, hélas ! n'avaient plus besoin de secours sur la terre.

Les sauvages creusèrent une fosse dans la neige et le saint missionnaire, après avoir récité quelques prières sur leurs cadavres, traça avec un couteau une grande croix sur l'écorce de l'érable au pied duquel ils avaient rendu le dernier soupir.

Simple mais sublime monument d'espoir et d'amour, destiné à protéger leurs dépouilles mortelles.

UNE MAISON CANADIENNE.

Voyez-vous là-bas, sur le versant de ce coteau, cette jolie maison, qui se dessine, blanche et proprette, avec sa grange couverte de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière.

C'est une maison canadienne.

Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve, dont la vague où frémit sa tremblante image vient expirer à ses pieds.

Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve et il a eu soin de s'établir sur ses bords.

Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'en éloigner, il s'ennuie et a toujours hâte d'y revenir (1). Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses

(1) J'ai entendu un missionnaire des cantons de l'Est me dire qu'il ne pouvait jamais revoir le fleuve sans pleurer.

îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumantes.

L'étranger qui, ne connaissant pas l'*habitant* de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement.

Plus éclairé, et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

En comparaison de celui-ci, c'est un véritable *petit prince* parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous ce toit dont l'aspect extérieur est si riant ?

Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois.

D'abord, en entrant dans le *tambour*, deux seaux pleins d'eau fraîche sur un banc de bois et une tasse de ferblanc accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

A l'intérieur, pendant que la soupe bout sur le poêle, la mère de famille, assise près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

Un mantelet d'indienne, un jupon bleu d'étoffe du pays et une *câline* blanche sur la tête, c'est là toute sa toilette.

Le petit dernier dort à ses côtés dans son *ber*.

De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraîche qui, comme une rose épanouie, sort du couvrepied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux taillés en petits triangles sont ingénieusement distribués.

Dans un coin de la chambre, l'aînée des filles, assise sur un coffre, *travaille au métier* en fredonnant une chanson.

Forte et agile, la navette vole entre ses mains ; aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aunes de *toile du pays* à grande largeur, qu'elle emploiera plus tard à faire des vêtements pour l'année qui vient.

Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à courte-pointe blanche et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

Cette petite branche de sapin

flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau béni.

Deux ou trois marmots nu-pieds sur le plancher s'amuse à atteler un petit chien.

Le père, accroupi près du poêle, allume gravement sa pipe avec un tison ardent qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge, gilet et culottes d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

Après chaque repas, il faut bien fumer une *touche* avant d'aller faire *le train* ou battre à la grange.

L'air de propreté et de confort qui règne dans la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez

heurter sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a conservé pieusement ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur qui serait entré, il y a un siècle, sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.

C'était dans la paroisse de la Rivière-Ouelle, au sein d'une de ses bonnes familles canadiennes, que

nous retrouvons notre missionnaire et ses compagnons.

Toute la famille, avide d'entendre le récit de l'aventure extraordinaire du jeune militaire, s'était groupé autour de lui.

C'était un homme de vingt à vingt-cinq ans, aux traits nobles mais délicats.

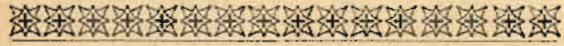
Son front élevé, ombragé de cheveux noirs naturellement bouclés, rayonnait d'intelligence, et son regard fier et limpide révélait l'âme ardente et loyale du vrai militaire français.

L'extrême pâleur empreinte sur sa figure, suite de la fatigue et des privations, répandait sur toute sa physionomie un air mélancolique et touchant.

A l'exquise délicatesse de ses manières, il était facile d'apercevoir une éducation parfaite.

Son manteau négligemment jeté

sur ses épaules laissait voir une épau-
lette d'officier et une petite croix
d'or suspendue à son cou.



SILHOUETTE.

« Je suis parti, dit le jeune officier, il y a plus d'un mois, du pays des Abénaquis, accompagné de mon père, d'un soldat, et d'un sauvage qui nous servait de guide.

» Nous étions chargés de dépêches importantes pour le gouverneur de la colonie.

» Déjà, depuis plusieurs jours nous cheminions sans accident à travers la forêt, lorsqu'un soir, exténués de fatigue, nous allumâmes notre feu auprès d'un cimetière indien, pour y passer la nuit.

» Selon la coutume des sauvages, chaque cadavre, enveloppé séparément dans une grosse écorce d'arbre,

était élevé au-dessus du sol, soutenu par quatre poteaux.

» Des arcs, des flèches, des tomahawks, quelques épis de maïs, suspendus à ces tombeaux, se balançaient au gré du vent.

» Assis à quelques pas devant moi, sur le tronc d'un vieux pin à moitié pourri gisant sur le sol, notre guide paraissait enseveli dans une profonde méditation.

» Le bûcher allumé à ses pieds entre deux grosses racines dont la flamme tantôt vive tantôt presque éteinte l'illuminait de son jour vacillant et rougeâtre, répandait sur toute sa physionomie je ne sais quel air effrayant et mystérieux.

» C'était un homme d'une stature gigantesque.

» Un indien l'eût volontiers comparé à un des superbes érables de ses forêts, si, à une force herculéenne, il n'eût joint en même temps la sou-

plesse du serpent et l'agilité de l'élan.

» Des plumes noires, rouges et blanches, nouées avec ses cheveux sur le sommet de sa tête, grandissaient encore sa taille.

» Ses traits farouches, son œil noir et formidable comme une sombre nuit d'hiver, son tomahawk, et son long couteau qu'enfermait une gaine de cuir à demi-cachée sous un trophée de chevelures flottant à sa ceinture, tout contribuait à lui donner une apparence étrange et sanguinaire.

» Il faisait une nuit noire et froide.

» La voûte basse et inégale formée par les branches entrelacées des arbres, impénétrable aux rayons de la lune, et qu'éclairait, par intervalles la lueur douteuse du bûcher, semblait un vaste et sombre caveau où les troncs antiques, à moitié rongés et ensevelis sous la neige et les lianes,

jonchaient la terre comme des cadavres de géants épars çà et là ; où les bouleaux couverts de leur écorce blanche, balancés par le souffle de la brise, avaient l'air de pâles fantômes errant au milieu de ces débris ; et où le sourd murmure du torrent lointain, se brisant en sanglots, et le frémissement plaintif et lugubre de la rafale à travers les branches dépouillées, imitaient de funèbres gémissements.

» Un homme un peu superstitieux eût cru entendre les plaintes des âmes des guerriers indiens ensevelis auprès de nous.

» Malgré moi, un frisson d'horreur courait dans mes veines.

» Cependant parmi ces décombres, où chaque arbre, chaque rocher, en un mot tous les objets mêlés, confondus dans l'ombre, paraissaient autant de spectres animés épiant tous ses mouvements, l'audacieux sauva-

ge semblait aussi tranquille que s'il eût été dans sa cabane.

» Il était là, immobile et silencieux, fixant tour à tour sur le brasier et sur son tomahawk son regard farouche.

» — Camarade, lui dis-je, penses-tu que nous ayons encore à craindre les bandes iroquoises dont nous avons découvert les traces hier ?

— Mon frère a-t-il déjà oublié que nous en avons rencontré encore ce matin ?

— Ils n'étaient que deux.

— Oui, mais un Iroquois a bien vite fait un signal pour avertir ses camarades.

— Ceux-là ne marchaient pas sur le sentier de la guerre ; ils étaient occupés à poursuivre un orignal.

— La neige est épaisse et ils auraient bien pu avoir la chance

de le tuer sans trop de fatigue, et alors...

— Eh bien ?

— Et alors, une fois leur faim apaisée...

— Achève donc.

— Je dis qu'alors ils auraient bien pu se donner le plaisir de faire la chasse aux peaux blanches.

— Mais les blancs sont en paix avec les Iroquois.

— Les Iroquois n'enterrent jamais qu'à moitié la hache de guerre, et d'ailleurs ils ont levé le tomahawk contre les guerriers de ma tribu ; si ceux-là avaient découvert la piste d'un Abénaquis parmi les vôtres...

— Tu crois donc qu'ils pourraient bien être à notre poursuite ? Alors il serait prudent d'éteindre notre feu.

— Mon frère, n'entend-il pas les hurlements des loups ? S'il aime mieux se faire dévorer par eux que

de recevoir une flèche de la main d'un Iroquois, il peut l'éteindre.

» Les paroles de notre guide étaient peu rassurantes, mais j'étais si exténué de fatigue que, malgré le danger évident auquel nous étions exposés, je m'endormis.

» Mon sommeil fut agité de mille rêves fantastiques.

» La grande ombre de l'Abénaquis, que j'avais vue, au moment de m'endormir, s'allonger et ramper derrière lui, noire et menaçante, se dressait devant moi comme un spectre.

» La rafale passait dans mes cheveux comme un esprit de ténèbres.

» Les morts du cimetière, secouant la neige de leurs linceuls d'écorce, descendaient de leurs tombeaux et se penchaient vers moi ; je croyais ouïr leurs grincements de dents, en

entendant les craquements des arbres agités par la bise de nuit.

» Je m'éveillai en sursaut.

» Le sauvage, appuyé contre un des poteaux d'un tombeau indien, était toujours là devant moi.

» Au bruit sourd et régulier de sa respiration, je m'aperçus qu'il dormait profondément.

Je vis au-dessus de lui, comme sortant de l'écorce du tombeau près duquel il était appuyé, une ombre et deux yeux fixes et flamboyants.

» C'est une suite de mon rêve, me dis-je en moi-même, et j'essayai de me rendormir.

» Longtemps je demurai, les yeux à moitié fermés, dans cet état de somnolence qui participe à la fois de la veille et du sommeil, et où les facultés engourdies ne laissent juger des objets qu'à demi.

» Cependant l'ombre se balançait et se penchait toujours davantage

au-dessus du sauvage enseveli dans un profond sommeil.

» Un moment le bûcher jeta une clarté plus vive et je vis alors bien distinctement la figure d'un indien qu'éclairait la lueur fauve.

» Il tenait entre ses dents un long couteau.

» Et, fixant ses yeux dilatés sur son ennemi, il s'approcha encore davantage, et s'assura s'il était bien endormi.

» Alors un sourire d'ivresse infernale contracta ses lèvres, et saisissant son couteau, il le brandit un instant en le dirigeant au cœur de sa victime.

» Un éclair jaillit de la lame.

» Au même moment, un cri terrible retentit et les deux sauvages allèrent rouler dans la neige.

» L'éclair de l'acier, en réveillant notre sauvage, avait trahi son ennemi.

» Ainsi l'affreux cauchemar se terminait par une horrible réalité.

» Je saisis précipitamment mon fusil ; mais je n'osai tirer, dans la crainte de blesser notre guide.

» Une lutte à mort s'était engagée entre les deux indiens.

» La neige, rougie de sang, jaillissait de toutes parts autour d'eux et les enveloppait d'un nuage. Le fer d'une hache brilla et un son mat retentit, suivi d'un craquement d'os.

» La victoire était décidée.

» Un bruit sourd et guttural s'échappa de la poitrine du vaincu ; c'était le râle de l'agonie.

» Tenant d'une main une chevelure sanglante, le vainqueur, le sourire aux lèvres, se redressait fièrement, lorsqu'une balle vint l'attein-

dre en pleine poitrine, et notre sauvage (car c'était lui) tombait raide mort, la face dans le bûcher.

» Diriger le canon de mon fusil et envoyer une balle dans la direction d'où le coup était parti et où je voyais encore une ombre se glisser à travers les arbres, fut pour moi l'affaire d'un instant.

» L'indien, poussant un cri de mort bondit, et son corps, décrivant un arc, s'affaissa sur lui-même.

» Le drame était fini.

» L'Abénaquis était vengé, mais nous n'avions plus de guide.

» Je me rappelai alors notre conversation de la veille ; comme on le voit, ses appréhensions au sujet des sauvages dont nous avons rencontré les traces le matin, n'étaient malheureusement que trop fondées.

MORT.

» Abandonnés, sans guide et sans expérience, au milieu d'interminables forêts, nous nous trouvâmes dans une perplexité extrême.

» Nous hésitâmes longtemps pour savoir si nous ne devions point retourner sur nos pas.

» Le danger de tomber entre les mains des Iroquois, qui infestaient cette partie du pays, nous décida à continuer notre route.

» Le seul moyen que nous eussions pour nous guider, c'était une petite boussole dont mon père avait eu soin de se munir avant notre départ.

» Quelques jours plus tard, nous marchions péniblement au milieu d'une tempête de neige.

» La *poudrerie* nous aveuglait ;

nous ne pouvions voir à deux pas devant nous.

» De tous côtés, nous entendions les arbres craquer et tomber avec fracas.

» Un de ces arbres faillit nous écraser sous ses débris.

» Mon père, atteint par une branche, fut enseveli sous la neige, et nous eûmes toutes les peines du monde à l'en retirer.

» Quand il se fut relevé, la chaîne qui retenait sa boussole autour de son cou était brisée et la boussole avait disparu. Malgré d'actives recherches, nous ne pûmes jamais la retrouver.

» Dans sa chute, mon père avait reçu une blessure grave à la tête.

» Pendant que j'essayais de panser la plaie, d'où le sang jaillissait avec abondance, je ne pus retenir mes larmes en voyant ce vieillard à cheveux blancs supporter la souffrance

avec tant de fermeté, et montrer tant de calme au milieu des angoisses qui le dévoraient et qu'il me cachait soigneusement sous les dehors de la confiance.

— Mon fils, me dit-il en voyant
» mes pleurs, souviens-toi que tu es
» soldat... Si la mort vient à nous,
» elle nous trouvera sur le chemin de
» l'honneur.

» Il est beau de mourir martyr du
» devoir.

» D'ailleurs, rien n'arrive que par
» la volonté de Dieu ; soumettons-
» nous donc d'avance, avec courage
» et résignation, à ce qu'il lui plaira
» de nous envoyer ».

» Nous marchâmes encore deux
jours, par un froid intense ; mais
alors mon père fut incapable d'avan-
cer davantage.

» Le froid avait envenimé sa plaie,

et la fièvre qui l'avait saisi devint d'une violence extrême.

» Pour comble de malheur, notre petite provision d'amadou était devenue humide, et il nous fut impossible de nous procurer du feu.

» Alors tout espoir m'abandonna.

» Depuis plusieurs jours, n'ayant pu tuer aucun gibier, nous n'avions pris presque aucune nourriture.

» Malgré tous mes avertissements, le soldat qui nous accompagnait, exténué de faim et de fatigue et livré au découragement, céda au sommeil et quand, au bout de quelques heures, j'allai le secouer pour le réveiller, il était déjà mort de froid.

» A genoux auprès de mon père expirant, je demeurai abîmé dans un désespoir inexprimable.

» Plusieurs fois il me conjura de

l'abandonner pour échapper à la mort.

» Quand il sentit sa dernière heure approcher : « Mon fils, me dit-il en » me présentant le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il tenait » entre ses mains, lis-moi quelques » passages ».

» Je pris le livre et, l'ouvrant au hasard, je lus à travers mes sanglots :

» Faites-vous maintenant des amis auprès de Dieu, afin qu'après » que vous serez sorti de cette vie, » ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels ». (Luc, xvi, 2.)

» Comportez-vous sur la terre comme un voyageur et un étranger qui » n'a point d'intérêt aux affaires du » monde.

» Conservez votre cœur libre et » élevez-le vers Dieu, parce que vous » n'avez point ici-bas de demeure » stable.

» C'est au ciel qu'il faut tous les
» jours adresser vos prières, vos gé-
» missements et vos larmes, afin
» qu'après cette vie, votre esprit puis-
» se passer heureusement au Sei-
» gneur ».

» Je remis le livre entre ses
mains.

» Un sourire d'immortel espoir
passa sur ses lèvres ; car ces lignes
résumaient toute sa vie.

» Après un moment de silence, il
me dit :

— Mon fils, quand je ne serai
» plus, tu prendras la petite croix
» d'or que je porte à mon cou, et que
» j'ai reçue de ta mère le jour de
» ta naissance ».

» Il y eut quelques moments de
silence.

» Un nuage d'inexprimable dou-
leur passa sur son front, et prenant

mes deux mains dans les siennes, il ajouta :

— Ta pauvre mère !... oh ! si tu » la revois, dis-lui que je meurs en » pensant à elle et à mon Dieu ».

» Puis faisant un effort suprême, comme pour éloigner une pensée trop douloureuse devant laquelle il craignait de voir faiblir son courage, il continua :

— Cette petite croix d'or, porte-la » toujours en souvenir de ton père ; » elle t'apprendra à demeurer fidèle » à ta patrie et à ton Dieu... Ap- » proche-toi, mon fils, que je te » bénisse, car je me sens mourir »...

» Et, de sa main défaillante, il fit sur mon front le signe de la croix ».

A ces paroles, le jeune homme se tut. Tandis que des larmes abondantes coulaient le long de ses joues,

il pressait contre ses lèvres la petite croix d'or qui pendait sur sa poitrine.

Tous ceux qui l'entouraient, par respect pour une si noble douleur, gardaient le silence.

On eût même pu voir plus d'une main essuyer furtivement des larmes.

La douleur est si touchante sur un front de vingt ans !

Il y a tant de sourires sur la figure, à cet âge, qu'on ne peut y voir ces fleurs délicates se faner avant le temps sans éprouver un serrement de cœur.

Le missionnaire rompit le silence :

« — Mon fils, dit-il en s'adressant au jeune homme, vos larmes sont légitimes, car l'être chéri que vous pleurez était digne de vos regrets.

» Mais ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance.

» Celui que vous avez perdu jouit maintenant là-haut de la récompense promise à une vie vouée au sacrifice et au devoir...

— Ah ! mon Père, interrompit le jeune homme, si du moins vous eussiez été près de lui pour le consoler à ce dernier moment !...

Après une pause, il continua :

» — Je pressai mon père une dernière fois entre mes bras ; sur son front pâle et glacé je déposai un dernier baiser.

» Je crus qu'en ce moment il allait mourir.

» Il se tenait immobile, les yeux tournés vers le ciel, lorsque tout à coup, comme éclairé par une inspiration d'en haut, il me dit :

— Je désire que tu fasses vœu
» de donner un tableau à la prochaine

» église que tu rencontreras, si tu
» parviens à t'échapper ».

» Je le promis.

» Quelques instants après, des
mots vagues et sans suite s'échap-
pèrent de ses lèvres, et ce fut tout.



VISION.

» J'ignore combien de temps je
demeurai là anéanti, abîmé dans une
douleur sans nom, à genoux auprès
du cadavre de celui qui avait été
mon père.

» Plongée dans une sorte de lé-
thargie, mon âme était devenue in-
sensible à tout.

» La mort, la solitude de la forêt
ne l'effrayaient plus ; hélas ! la soli-
tude était autrement effrayante au
fond de mon cœur où naguère tout
était encore en fleurs.

» Rêves ! illusions ! j'avais vu ces

fleurs de la vie tomber feuille à feuille, balayées par l'orage.

» Gloire ! bonheur ! avenir ! ces anges du cœur qui naguère chantaient encore au fond de mon âme leurs mystérieux concerts, s'étaient envolés, voilant de leurs ailes leurs visages éplorés.

» Tout avait disparu, tout... Il ne restait plus que le vide, l'horrible néant.

» Seulement, au milieu de ma nuit, une faible étoile veillait encore.

» Un soupir sur mes lèvres, une dernière prière, pâle lampe du sanctuaire intérieur qui n'était pas encore éteinte, jetait un dernier reflet.

» Songeant au vœu que mon père mourant m'avait inspiré de faire, j'invoquais, avec toute l'ardeur du désespoir, la Vierge, consolatrice des affligés ; et voilà que tout à coup...

» Mais je renonce à dire ce qui se passa alors en moi.

» La parole humaine est impuissante à dévoiler les mystères de Dieu.

» Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre ?

« Et des hauteurs du jour éternel
» ne suis-je pas aussi retombé avec
» eux au sein de la nuit, dans la ré-
» gion du temps et des ombres » ?...

« Et voilà que soudain, au milieu de mes ténèbres, tout mon être tressaillit, frappé comme d'une commotion électrique ; et il se fit au fond de moi comme un *vent impétueux et l'esprit... était porté sur ces eaux de la tribulation.*

» Et soudain, comme l'éclair qui, rapide, fend la nuée d'orage, *la lumière se fit* dans cette nuit, dans ce

chaos ; lumière éblouissante, lumière surhumaine. Et la tempête s'apaisa en moi.

» Et il *se fit un grand calme.*

» Et le rayon divin, pénétrant jusqu'aux dernières jointures de l'âme y répandit une douce chaleur, et une paix ! cette *paix qui surpasse tout sentiment.*

» Et, à travers mes paupières fermées, je vis qu'une grande lumière était devant moi...

» O mon Dieu ! oserai-je dire ce qui se passa alors !...

» N'est-ce pas profaner, en les affaiblissant trop, les merveilles de votre puissance ?

» Je sentais que quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel se passait autour de moi.

» Et une mystérieuse émotion, cette sainte horreur que toute créature

mortelle doit éprouver à l'approche d'un être divin, s'empara de moi.

» Comme Moïse, mon âme se disait à elle-même :

» *J'irai et je verrai cette grande vision.*

» Et mes yeux furent ouverts, et je vis.

» Ce n'était pas un rêve, c'était bien une réalité, un miracle de la droite du Très-Haut...

» *Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu ce qu'il me fut donné de voir et d'entendre alors.*

» Au milieu d'un nuage d'éclatante lumière, la Reine des cieux m'apparut, tenant dans ses bras son divin enfant.

» Les splendeurs ineffables qui jaillissaient de sa figure, étaient si éblouissantes qu'en comparaison le

soleil n'est qu'une pâle étoile. Mais cet éclat, loin de fatiguer la vue, la reposait délicieusement.

» Douze étoiles formaient son diadème !

» L'arc-en-ciel était son vêtement ;

» Et sous ses pieds, les nuages de pourpre de l'aurore et du couchant ;

» Et derrière leurs franges dorées, des myriades d'anges souriaient et chantaient des hymnes qui n'ont point d'écho ici-bas.

« Et ce que j'entendais et ce que
» je voyais était si vivant, mon âme
» le saisissait avec une telle puissance,
» qu'il me semblait qu'auparavant
» tout ce que j'avais pu voir et entendre
» n'était qu'un songe vague
» de la nuit » (1).

» La divine Vierge me regardait avec ce sourire immortel qu'elle dé-

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

roba sans doute aux lèvres de son divin enfant le jour de sa naissance.

» Et elle me dit :

— Me voici, mon fils, je viens à
» vous parce que vous m'avez ap-
» pelée.

» Déjà le secours que je vous envoie
» est proche...

» Souvenez-vous, mon fils »...

» Mais qu'allais-je dire, malheu-
reux !...

» Il ne m'est permis de révéler de
ce céleste entretien que ce peu de
paroles qui regardent ma délivrance.

» Le reste est un secret entre Dieu
et moi.

» Il suffit de dire que ces paroles
ont à jamais fixé ma destinée.

» Longtemps elle me parla, et mon
âme, dégagée de ses entraves, ravie,
transfigurée, écoutait, dans une ex-

tase inénarrable, la divine harmonie de sa voix.

Éternellement cette voix retentira dans mon âme !

» Et des torrents de larmes, se faisant jour à travers mes paupières, inondaient mon cœur d'une rosée rafraîchissante.

» Enfin, peu à peu, le mystérieux prodige s'évanouit.

» Nuages, figures, anges, lumière avaient disparu, et mon âme appelait encore par *d'ineffables gémissements* la céleste vision.

» Quand enfin je me détournai, le secours qui m'avait été miraculeusement promis, était déjà arrivé.

» C'est alors, mon Révérend Père, que je vous aperçus près de moi.

» Vous savez le reste ».

Le lendemain, il y avait grand

émoi parmi toute la petite population d'alentour.

Le bruit du miracle s'était rapidement répandu, et la foule pieuse et recueillie, réunie dans la modeste église, assistait à une messe solennelle d'action de grâces, célébrée par le saint missionnaire.

Plus d'un regard attendri se tournait, pendant la pieuse cérémonie, vers le jeune officier qui, agenouillé près du sanctuaire, priait avec une ferveur angélique.

On dit que plus tard, dans un autre pays, loin, bien loin, par delà les mers, un jeune militaire échappé miraculeusement à la mort, abandonnant un brillant avenir, s'était consacré à Dieu dans un cloître.

Était-ce lui ? Personne n'a jamais pu l'assurer.

Si jamais vous passez près de la

vieille église de la Rivière-Ouelle, n'oubliez pas de vous y arrêter un instant.

Vous y verrez, suspendu dans une des chapelles latérales, l'antique *ex-voto* qui rappelle le souvenir du miraculeux événement.

Le tableau n'a pas de valeur artistique ; mais c'est une vieille relique qu'on aime à voir, parce qu'elle nous dit une touchante histoire.

Souvent des voyageurs venus de loin s'arrêtent devant cette poudreuse peinture, frappés de l'étrange scène qu'elle retrace.

Souventes fois aussi, on y voit de pieuses mères de famille indiquer du doigt les divers personnages, et raconter à leurs petits enfants émerveillés la merveilleuse légende ; car le souvenir de cette touchante histoire est encore vivant dans cette contrée.

Québec, janvier 1860.



TABLE DES MATIERES.

LES PIONNIERS CANADIENS.

	PAGES.
Le Détroit	11
Pionnier	16
La vesprée	24
Agonie	35
Lamentation	41
Rêve	49
Sang	56
Serpent	70
Epilogue	82

LE TABLEAU DE LA RIVIÈRE-OUELLE.

Missionnaire	87
Apparition	97

TABLE DES MATIÈRES. 141

Une maison canadienne	103
Silhouette	110
Mort	121
Vision	130

FIN DE LA TABLE.

